

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 29 (1896)

Artikel: Théologie et sciences naturelles
Autor: Thomas, L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379604>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

THÉOLOGIE ET SCIENCES NATURELLES

PAR

L. THOMAS

Tel était le premier thème proposé pour l'Assemblée générale de la *Société pastorale suisse* à Hérिसau en août 1895. Comme il devait être, suivant la coutume, d'abord discuté dans chaque section de la Société, j'ai été conduit, comme malgré moi, à présenter à la section genevoise l'étude suivante, que plus tard j'ai soigneusement revue et un peu développée sur quelques points. Si je la livre à la publicité, ce n'est pas seulement parce que l'importance actuelle et l'immensité du sujet appellent la plus large collaboration, mais aussi parce que je compte sur l'indulgence du lecteur pour l'accomplissement d'une tâche qui ne réclamerait rien de moins qu'un théologien doublé d'un naturaliste.

SECTION PREMIÈRE

Définition générale des termes.

1. L'ensemble de la science humaine étant divisé d'après l'objet à connaître, la théologie peut être comprise comme étant la science de Dieu, celle qui a Dieu pour objet, par opposition à la science de l'univers, ou cosmologie. Elle embrasserait alors toute la connaissance de Dieu que nous pouvons acquérir par n'importe quel moyen. Mais nous ne croyons pas devoir adopter cette signification pour le présent travail.

La théologie peut être aussi comprise comme la science

entière de la religion ou des rapports mutuels entre Dieu et l'homme. Dans ce sens, que nous écartons encore, elle embrasserait très spécialement l'histoire des religions.

Pour nous, la théologie sera simplement la théologie chrétienne et, plus précisément, la science des rapports entre Dieu et l'homme, selon la foi chrétienne.

2. D'autre part, nous ne comprendrons pas le terme de sciences naturelles comme on l'entend parfois, quand on désigne ainsi les sciences zoologiques par opposition aux sciences physico-chimiques, mais en lui conservant le sens plus général de sciences de la nature. En outre, comme ce dernier mot est susceptible de plusieurs acceptions, nous prévenons que nous le rapporterons à tout ce qui dans le monde où nous vivons participe de la matière, à tout ce qui est matière en tout ou partie, à savoir le domaine physique, le règne végétal, une grande partie, au moins, du monde encore si mystérieux des animaux, et enfin l'homme lui-même en tant qu'être corporel. En deux mots, nous entendrons par la nature tout ce qui est physique et tout ce qui est biologique ou physiologique.

3. Ces deux termes : théologie et sciences naturelles se réduisent donc pour nous à ceux-ci : théologie chrétienne, d'un côté, sciences physiques et sciences physiologiques, de l'autre.

SECTION SECONDE

Déterminations plus précises des deux termes et surtout du premier.

Nous insisterons donc principalement sur la théologie chrétienne, et l'on excusera ce défaut de symétrie, soit parce que la théologie chrétienne nous est incomparablement plus familière que les sciences de la nature, soit parce qu'elle offre un ensemble beaucoup moins simple, beaucoup plus complexe, soit enfin parce que la question proposée visait surtout le profit que les théologiens pourraient retirer de son étude.

A. *Théologie chrétienne*¹.

4. Schleiermacher a mis en relief l'idée de l'Eglise, trop souvent méconnue dans sa haute importance parmi les protestants. Mais il a été trop loin dans cette tendance, lorsque, assignant un but ecclésiastique à toute la théologie chrétienne, il l'a définie : « L'ensemble des connaissances et des règles techniques sans la possession et l'usage desquelles une direction harmonique de l'Eglise n'est pas possible. » (*Kurze Darstellung*, § 5.)

Ce point de vue a été partagé par un grand nombre de théologiens, même par M. Fréd. Godet (Bulletin théologique de la *Revue chrétienne*, 1861 : « L'organisme des sciences théologiques, » p. 5.) Mais, si nous sympathisons avec l'intention qui l'a fait adopter, nous ne pensons pas qu'elle ait été de cette manière heureusement réalisée. Nous croyons que les sciences théologiques doivent être profondément distinguées en sciences théoriques et en sciences pratiques ou d'application, et que la théologie chrétienne tout entière ne saurait être une pure science d'application, subordonnée au service de l'Eglise.

Ce qui nous paraît vrai dans le point de vue de Schleiermacher, c'est qu'on ne doit pas étudier la théologie chrétienne en simple amateur, même par pure curiosité scientifique, *ohne Voraussetzung*, comme l'ont prétendu Strauss et bien d'autres après lui. Nous croyons qu'une condition indispensable de cette étude est la foi, qui est en quelque sorte le sens par lequel on voit et on entend dans le monde spirituel. Ici, plus que partout ailleurs, l'intelligence ne suffit pas pour nous conduire à la connaissance, il faut encore, tout au moins, vouloir croire, et rien n'est plus central ni plus profond dans l'âme

¹ Les principales idées qui vont être émises sur ce sujet ont déjà été exposées soit en 1865 dans un article du Bulletin théologique de la *Revue chrétienne*, ayant pour sous-titre : « Esquisse d'une Encyclopédie des sciences théologiques » et aussi publié à part, soit plus tard dans un cours d'*Encyclopédie théologique*, donné de 1874 à 1885 dans l'Ecole de théologie de la Société évangélique de Genève.

que cet acte de volonté, pour peu qu'il soit ce qu'il doit être.

Lorsque Schleiermacher a fait son œuvre, la théologie était gravement atteinte de l'intellectualisme, qui aboutit si facilement au rationalisme, et un des meilleurs fruits du travail de l'illustre théologien est la réaction qu'il accomplit à cet égard, réaction à laquelle Vinet a si largement contribué dans les pays de langue française. Mais autre chose est la foi, et autre chose le service de l'Eglise.

S'il s'agit de l'Eglise visible et surtout d'une Eglise visible particulière, évidemment ce serait un point de vue trop étroit que de prétendre que toutes les études théologiques qui se font dans cette Eglise, doivent avoir en vue son intérêt.

S'il s'agit de l'Eglise invisible, il vaut mieux alors substituer à son idée une autre encore plus haute et plus profonde, celle de la communion avec Christ ou simplement de la foi chrétienne.

La liberté scientifique pourrait paraître compromise quand la théologie est mise au service d'une Eglise visible, quelle qu'elle soit, mais il en est autrement dès qu'on substitue à cette Eglise la communion avec Jésus ou la foi chrétienne. Pour nous, non seulement la communion avec Jésus, l'inspiration de la foi, de la vraie foi, dans ce qu'elle a de plus essentiel, ne saurait aucunement troubler la recherche de la vérité, mais encore ce n'est que dans cette sainte atmosphère que l'âme peut être affranchie de l'erreur spirituelle et aspirer de toutes ses forces à une possession plus complète et plus pure de la vérité.

Bien que l'homme ait été créé pour agir plus encore que pour connaître, cependant il l'a été aussi pour connaître, autant que ses forces le comportent, et, quand il recherche la vérité, elle mérite d'être recherchée pour elle-même. Ce qui est vrai de l'homme en général ne l'est pas moins du chrétien. Tout en devant s'efforcer de vivre de la vie du Seigneur Jésus et de travailler pour lui, plus encore que de le connaître, lui et tout ce qui s'y rattache, il répond à un besoin légitime de son âme en travaillant à augmenter cette connaissance, ne fût-ce que pour mieux servir Celui qui a dit : « Je suis la vérité, »

en même temps que : « Je suis la vie » (Jean XIV, 16). Aussi le chrétien, dans la vivante plénitude de ses facultés, non seulement croit, espère, prie, aime, veut et se dévoue, mais encore pense et cherche continuellement à agrandir le cercle de sa connaissance.

5. Il y a donc des sciences théologiques vraiment théoriques, qui sont de véritables sciences, aspirant à la certitude et capables d'y arriver à maints égards, tout autant, pour le moins, que les sciences naturelles ; et il est tout à fait injuste de confisquer au profit de celles-ci le large et beau nom de science, comme on le fait trop souvent dans notre langue. Cette confiscation, qui repose sur une erreur, doit avoir contribué à la formation d'une autre erreur, très répandue aussi dans un certain monde scientifique, en vertu de laquelle on ne comprend la science que dans un sens déterministe, à l'exclusion de toute idée de liberté, comme si cette idée était incompatible avec celle de science, comme s'il n'y avait pas des sciences du déterminisme et des sciences de la liberté.

6. Mais ne nous contentons pas de constater que la théologie chrétienne renferme, elle aussi, de vraies sciences théoriques, à côté des sciences d'application ; indiquons encore quelles sont les unes et les autres et, pour le faire sûrement, rappelons ce qu'est le Christianisme lui-même.

7. Malgré sa profonde unité, il nous apparaît sous trois aspects divers : comme fait, comme vérité et comme vie. Ces aspects ne sauraient être différenciés jusqu'au bout, mais ils n'en sont pas moins généralement reconnus et très justifiables.

Il importe d'autant plus de les distinguer, de n'en perdre aucun de vue, que maintenant on semble trop souvent raisonner sur la théologie chrétienne, comme si elle n'était que dogmatique, philosophie chrétienne, ou apologétique.

Et d'abord, le Christianisme, envisagé dans un sens très large, — comme se rapportant non seulement à Jésus et à la préparation de sa venue, mais encore à la chrétienté, — est un fait, un fait historique, ou plutôt tout un ensemble de faits, qui remonte à la plus haute antiquité, a un centre unique, à la

fois de rédemption et de révélation, et descend le cours des âges pour s'épanouir dans la vie éternelle.

En second lieu, le christianisme est une vérité ou plutôt tout un ensemble de vérités sur Dieu, le monde, l'âme humaine, les grands traits de l'histoire et de l'avenir de l'humanité, et cet ensemble a aussi son centre en Jésus-Christ.

Le Christianisme enfin est une vie, ou plutôt une source intarissable de vie, jaillissant de la vie du Rédempteur; il est une source de vie morale et religieuse, intellectuelle, sociale et humanitaire. Il l'a été, il l'est encore et il le sera toujours plus.

8. A ces trois aspects du Christianisme, correspondent les trois grandes branches intérieures de sa théologie, en tant qu'historique ou systématique ou pratique.

9. La théologie historique se divise en trois groupes distincts, suivant une division généralement adoptée. Le premier se rattache aux faits fondamentaux du Christianisme et à la Bible qui les relate, en étant elle-même un de ces faits. Le troisième groupe concerne l'époque présente, et le second, tout l'intervalle intermédiaire. De là sciences bibliques, histoire et statistique ecclésiastiques.

10. La théologie systématique cherche à présenter la vérité proprement chrétienne sous sa forme la plus pure, la plus complète et la plus liée. Dans ce but, elle rapproche et combine les divers enseignements de la Révélation biblique, profite de toutes les expériences des siècles postérieurs, fait usage de toutes les ressources scientifiques du temps présent (le mot scientifique étant pris dans son large et véritable sens), fait appel à toutes les facultés de l'âme humaine, mais éclairée, sanctifiée, régénérée, possédant en elle-même cette lumière intérieure qui a été justement appelée la conscience chrétienne.

C'est une des gloires de la théologie moderne d'avoir constaté la réalité et les droits de cette conscience. Mais, passant d'un extrême à l'autre, on oublie trop souvent que, s'il est une autorité extérieure qui foule aux pieds la liberté et qui est réellement étrangère au vrai Christianisme, il en est une autre,

celle de la foi, qui affranchit et même seule affranchit, celle dont Paul disait que « là où est l'Esprit de Christ, là est la liberté » (1 Cor. III, 17). Nous pensons donc que la norme de la théologie systématique doit toujours être avant tout la Bible elle-même et qu'il y a nécessairement la plus profonde harmonie entre le Saint-Esprit manifesté par la Bible, et le Saint-Esprit éclairant l'âme du vrai théologien chrétien.

La théologie systématique cherche principalement à résoudre deux questions, dont l'étude embrasse tout le champ de la doctrine chrétienne. Comme chrétien, que dois-je croire et que dois-je faire ? De là les deux parties les plus importantes de la discipline : dogmatique et morale ou éthique ; l'une exposant le contenu de la foi ; l'autre, la théorie de la vie chrétienne, en tant que nous sommes appelés à y concourir.

A côté de ces deux parties, la théologie systématique doit renfermer encore la théologie spéculative ou philosophie chrétienne. Si la dogmatique se rapporte essentiellement à la foi chrétienne, et la morale à la vie chrétienne, la théologie spéculative nous paraît devoir être l'épanouissement de la pensée chrétienne. Elle cherche à exposer la vérité évangélique, non seulement dans ses données centrales fournies par la dogmatique et la morale, mais encore dans les présuppositions et les conséquences de ces données. La dogmatique et la morale s'occupent du centre ; la théologie spéculative, de l'ensemble lui-même dans son immensité. Aussi peut-elle se diviser, comme toute la science elle-même, en théologie proprement dite et en cosmologie.

11. Le développement antérieur de la chrétienté a été éclairé par l'histoire ecclésiastique ; l'état actuel, par la statistique ecclésiastique ; l'idéal, le principe et le devoir, par la théologie systématique. Il faut maintenant, dans la théologie pratique, apprécier l'état actuel et rechercher les meilleurs moyens de l'améliorer.

Elle a été trop longtemps considérée comme étant à l'usage exclusif des ecclésiastiques. Le point de vue s'est élargi, quand à l'étude de leurs fonctions on a substitué celle de l'Eglise, la théologie pratique étant alors envisagée comme devant éclai-

rer et diriger la conduite de l'Eglise. Mais un nouveau pas semble devoir être fait dans le sens de la sécularisation. La théologie pratique paraît appelée à embrasser tout ce qui se rapporte directement ou indirectement à l'avancement de la vie chrétienne en général ou, ce qui revient au même, du Royaume de Dieu, dont la sphère ne saurait être bornée à celle de l'Eglise proprement dite.

La morale chrétienne a déterminé le but que doit se proposer le chrétien dans cinq sphères de plus en plus larges : vie individuelle, famille, patrie, internationalisme, et enfin Eglise. Mais, ce but une fois déterminé, la morale chrétienne n'avait point à rechercher proprement les moyens immédiatement pratiques de l'atteindre, du moins à un moment donné, dans le temps présent. L'étude de ces moyens, telle est sous une forme précise, la grande tâche assignée à la théologie pratique, rayonnant à cet égard dans les cinq sphères mentionnées.

12. Théologie historique, théologie systématique, théologie pratique, telles sont donc trois grandes branches de la théologie chrétienne, mais il en est encore une autre, plus extérieure, qui la relie directement à l'ensemble de la science humaine et qui constitue la théologie apologétique.

13. La foi dans la vérité du christianisme est une condition indispensable, non seulement de l'étude de la théologie chrétienne, mais encore de l'existence même de celle-ci, comme un véritable tout, *sui generis*, distinct de toutes les autres sciences, bien que s'y rattachant étroitement, en formant même la partie centrale. Cette foi dans la vérité du Christianisme, c'est la certitude qu'il est basé, comme il le prétend, sur un fait extraordinaire, surnaturel, divin, à la fois de rédemption et de révélation, qu'il est bien la seule religion définitive, la religion absolue fondée par la miséricorde divine pour sauver et transformer l'humanité déchue.

De ces considérations ressort la nécessité de l'apologétique, comme destinée à montrer la vérité, la légitimité de la foi chrétienne.

On a récemment divisé cette science en deux parties : l'une

historique et l'autre philosophique. Mais il conviendrait peut-être d'y ajouter une troisième.

Dans la première, le Christianisme serait considéré dans ses rapports avec l'histoire entière de l'humanité, mais particulièrement avec l'histoire des religions. L'histoire ancienne du peuple juif serait spécialement présentée, comme préparation extraordinaire pour le Christianisme, et l'histoire de la chrétienté serait toujours mise en regard de l'histoire générale contemporaine.

L'objet de la seconde partie serait l'Evangile dans ses rapports avec la philosophie et particulièrement la philosophie de la religion. Il faudrait prouver que la doctrine chrétienne sur Dieu, l'homme et le monde est profondément vraie, que seule elle répond pleinement aux besoins et à la destination de l'homme et de l'humanité.

Il faudrait enfin considérer le christianisme comme vie et surtout comme vie morale. Ne se présente-t-il pas, en effet, à nous comme vie tout autant que comme histoire ou comme enseignement ? Et ne doit-il pas se justifier aussi sous le premier de ces aspects ? Cette troisième partie serait l'apologétique morale ou d'expérience.

14. Pour le chrétien, la théologie chrétienne n'occupe donc point un seul compartiment de la science humaine, si grand qu'on le fasse, car elle a presque partout son mot à dire, soit en théologie, soit en cosmologie. En particulier, comme fait, le christianisme est au centre des sciences historiques ; comme vérité, au centre des sciences philosophiques ; comme vie, au centre de maintes sciences pratiques et surtout de la sociologie. La théologie est donc, malgré son unité, un ensemble extrêmement complexe.

15. La base et le principe de toute la théologie chrétienne sont essentiellement historiques, et tout son développement doit être en communion intime, en harmonie toujours plus profonde, avec cette base et ce principe, à savoir Jésus crucifié, ressuscité et souverainement glorifié.

16. Il en est de même au point de vue subjectif : la foi et la conscience chrétiennes ont leurs racines dans la communion

avec Jésus, et l'affranchissement progressif qu'elles supposent et entraînent est lui-même proportionnel à l'intensité de cette communion.

17. La théologie chrétienne se rattache surtout à la haute sphère de la liberté morale : à la souveraine liberté de Dieu, inséparable de sa divinité, notamment de sa toute-puissance, de sa sainteté, de son amour, de sa miséricorde, et à la liberté relative de l'homme, sans laquelle il ne saurait ni croire en Jésus, ni se développer dans sa sainte communion.

B. *Sciences naturelles.*

18. Elles se divisent en sciences théoriques et en sciences d'application.

19. Parmi les premières figurent, entre autres, la physique et la chimie, l'astronomie, la géologie, la physiologie, la botanique, la zoologie.

20. Parmi les secondes, nous citerons seulement la médecine.

21. Les sciences naturelles ont été plus ou moins cultivées depuis bien des siècles et, parmi leurs représentants les plus illustres dans l'antiquité, apparaissent, après les astronomes anonymes de l'ancienne Chaldée et de l'ancienne Egypte, chez les Grecs, Hippocrate, Aristote, Hipparque et Ptolémée. Mais ces sciences ont extrêmement progressé depuis le seizième siècle, et elles le doivent, pour une large part, soit aux mouvements spirituels de la Renaissance et de la Réformation, soit aux grandes découvertes géographiques de la même époque.

Dans les temps modernes, l'astronomie a eu Copernic (1473-1545), Tycho Brahé (1546-1601), Galilée (1564-1642), Képler (1571-1630), Newton (1692-1727), Laplace (1749-1827), Herschell (1738-1827); — la physique, Descartes (1596-1650), François Bacon (1561-1626), Pascal (1623-1662), André-Marie Ampère (1775-1836), Fresnel (1788-1827), Faraday (1794-1862), Aug. de la Rive (1801-1873), Robert Mayer (1814-1878), Helmholtz (1831-1891); — la chimie, Lavoisier (1743-1794), Chevreul (1786-1889), Dumas (1800-1884), Liebig (1803-1873), Wurtz (1817-1886); — la physiologie générale, Leibnitz (1646-

1716), Ch. Bonnet (1720-1793), Darwin (1809-1882), Claude Bernard (1813-1876); Pasteur (1822-1895); — la botanique, Linné (1707-1778), les de Jussieu (Antoine, 1686-1758; Bernard, 1699-1727; Joseph, 1704-1771; Antoine-Laurent, 1746-1836); les de Candolle (Aug.-Pyrame, 1778-1841; Alphonse, 1806-1893.)

Nous ne rappellerons pas les grands noms des autres sciences de la nature, ceux que nous venons d'énumérer faisant suffisamment ressortir toute la richesse de l'histoire moderne des sciences naturelles.

22. « Les mathématiques, dit M. Ernest Naville, (*Définition de la philosophie*, p. 163), ont constitué la première science véritablement distincte; puis, en avançant dans le cours des siècles, on voit l'astronomie, la botanique, la zoologie, la physique, la chimie, réclamer leur indépendance à l'égard des conceptions à priori et prendre leur point d'appui dans l'observation d'une classe spéciale de phénomènes. »

23. Le développement admirable des sciences naturelles depuis le XVI^e siècle s'explique en grande partie par l'étude directe de la nature, à la suite d'un double affranchissement soit de l'autorité d'Aristote, soit de celle de la Bible détournée de son véritable but et interprétée par le catholicisme médiéval. Très remarquable par les grandes découvertes scientifiques qui ont surgi de tous côtés, et encore plus remarquable dans notre siècle par les merveilleuses applications qui en ont été faites, ce développement scientifique n'en a pas moins entraîné certaines conséquences fâcheuses. En particulier, il a attiré une trop grande partie des forces de l'humanité civilisée, il a produit sur l'esprit humain une sorte de fascination, facile à comprendre, et suscité souvent un orgueil de science, aveugle comme tout orgueil; l'étude de la matière a de beaucoup primé et chez plusieurs étouffé la préoccupation du spirituel. De là l'essor du positivisme et du matérialisme. « A toutes les époques de l'histoire de la philosophie, dit Naville (*Définition de la philosophie*, p. 103), toute découverte importante produit une sorte d'éblouissement qui porte l'esprit à prendre la partie pour le tout, et à émettre des affirmations dans lesquelles des

éléments irréductibles se trouvent témérement identifiés. » A. Fouillée a dit d'une manière analogue : « Toute science en voie de formation est, comme la jeunesse, orgueilleuse, tranchante, facile à l'enthousiasme et précipitée dans ses conclusions. L'anthropologie et parfois même la sociologie en fournissent des exemples. Rien n'égale l'audace d'affirmations qui se fondent précisément sur les données les plus incertaines, mais nouvelles ou nouvellement étudiées. » (*Revue des deux mondes*, 1895, 15 mars, p. 366.)

24. Quel contraste entre notre époque d'expositions industrielles, de chemins de fer et de téléphones, de canons Krupp et de navires cuirassés et, d'autre part, les siècles qui ont vu surgir la chevalerie, les Croisades, le splendide réseau de nos splendides cathédrales, les méditations d'un Anselme de Cantorbéry (1033-1109) et la *Somme* d'un Thomas d'Aquin (1227-1274) !

SECTION TROISIÈME.

Rapports de la théologie chrétienne et des sciences naturelles.

A. *Un bon exemple donné.*

25. La théologie chrétienne peut et doit profiter d'une grande expérience faite par les sciences naturelles en tant que divisées en sciences théoriques et en sciences d'application.

On a reconnu que dans l'étude de la nature il faut distinguer profondément les unes des autres et que plus les premières sont cultivées pour elles-mêmes, dans le seul but de connaître la vérité, et selon la plus stricte méthode, plus aussi elles sont en état de féconder et d'enrichir les secondes. On pourrait citer à cet égard les déclarations les plus expresses et les exemples les plus éclatants, surtout celui de Pasteur, qui a toujours été si sévère dans sa méthode et dont les découvertes ont été si riches en applications bienfaisantes.

Il doit en être de même dans la théologie chrétienne. Il faut que les sciences théoriques se développent toujours plus elles-mêmes, non seulement pour progresser et ne pas rester

en arrière des sciences parallèles dans les autres domaines, mais encore pour rendre toujours plus de services dans la pratique. En théologie, comme ailleurs, la foi en Dieu doit engendrer la foi dans la vraie méthode scientifique, humblement, droitement et laborieusement suivie.

*B. Parallélisme de la théologie chrétienne
et des sciences naturelles.*

26. Pour simplifier notre tâche, nous ne parlerons plus guère que des sciences théoriques, soit de la théologie chrétienne, soit des sciences naturelles.

27. Les sciences théoriques de ces deux ordres sont également de véritables sciences. Les unes et les autres se proposent principalement la recherche et la compréhension de la vérité et, dans ce but, procèdent de même à un triple travail : d'abord observation, externe ou interne, expérience, constatation, analyse ; puis, hypothèse explicative ; et, enfin, vérification ou synthèse, l'observation devenant analyse et la vérification synthèse, dès que l'objet étudié n'est pas absolument simple. En outre, elles font pareillement usage, dans diverses proportions, soit de l'induction, qui des faits particuliers s'élève à des faits plus généraux, soit de la déduction, qui déduit les conséquences légitimes des principes reconnus et des faits acquis¹.

28. La théologie chrétienne, telle que nous l'avons exposée, est-elle une science expérimentale ? Assurément, même en en définissant avec Littré la méthode expérimentale comme « étant synonyme de méthode à posteriori, se disant par opposition à la méthode à priori et exprimant qu'on n'admet aucun principe s'il n'est fondé sur un fait, qu'on écarte tout principe qui n'est fondé que sur une vue de l'esprit, » ou, plus brièvement, comme conduisant à une « connaissance à posteriori par l'observation des faits. » (*Dictionnaire, Méthode, Expérience.*)

Si les chrétiens, en effet, reconnaissent l'autorité de l'enseigne-

¹ Voir Naville, *Définition de la philosophie*, thèses 13, 45-65, 112-116 ; Cf. Janet, *Traité élémentaire de philosophie*, p. 467-534.

ment du Seigneur et des apôtres, en général celle des saintes Ecritures de l'ancienne et de la nouvelle alliance, c'est à cause des faits de toute sorte, extérieurs et intérieurs ou personnels, sur lesquels se fonde cette autorité.

Mais il est certain que la théologie chrétienne n'est pas purement expérimentale, pas plus, du reste, que ne l'est toute autre science, même celles auxquelles on applique parfois cette qualification. (Voir Naville, *Définition de la philosophie*, p. 30, etc.) Elle n'est pas non plus expérimentale dans le même sens que plusieurs des sciences naturelles, surtout la physique et la chimie. Car elles pratiquent au plus haut degré, non seulement l'observation ou l'expérience, dans le sens général du mot, mais encore l'expérimentation, c'est-à-dire l'observation appliquée à des phénomènes produits artificiellement par l'observateur. Or même les moins nobles objets étudiés par la théologie chrétienne sont encore trop nobles pour servir à l'expérimentation.

Ernest Naville divise toutes les sciences en sciences *purement rationnelles* ou instrumentales, telles que les mathématiques et la logique, en sciences *purement expérimentales* ou sciences des faits, telles que la physique et la zoologie, et en sciences *complètes* ou explicatives, telles que la philosophie dans le sens le plus éminent et le plus compréhensif. Mais il observe qu'il n'y a pas de science *purement rationnelle* qui ne fasse quelque appel à l'expérience, ni de science *purement expérimentale* qui puisse se constituer sans élément rationnel, et que toute science *explicative* est à la fois expérimentale et rationnelle. (*Définition de la philosophie*, p. 15-18.)

Janet divise les sciences en sciences *exactes* ou mathématiques, en sciences *physiques* et *naturelles*, et en sciences *morales*, se subdivisant en *philosophiques*, *sociales*, *philologiques*, *historiques*. Mais, selon lui, si la déduction domine exclusivement dans les sciences *exactes* et si l'induction règne dans les sciences *physiques* et *naturelles*, les sciences *morales* réclament un mélange de la déduction et de l'induction, dans diverses proportions selon la nature des sujets, et il rattache essentiellement les sciences *historiques* à la méthode in-

ductive ou expérimentale. (*Traité élémentaire de philosophie*, p. 505, 526.)

« L'expérience, dit Franck, est le point de départ de toute science. » Et après : « Il y aura donc des sciences où l'expérience jouera un plus grand rôle que dans d'autres, et des sciences où l'intervention de la raison aura plus d'effet que les données de l'expérience. Mais, dans toute science, il y a place pour les faits et la raison, parce qu'il n'y a pas de science qui ne se rapporte à un objet réel et qui en même temps puisse être faite autrement que par la raison. Ainsi la physique, la chimie, la botanique, la zoologie sont des sciences inductives ou expérimentales, parce que les données de l'expérience y sont plus que dans d'autres sciences l'objet et le fondement de la connaissance. Dans la physiologie, les données de la raison jouent un rôle plus considérable ; il y en a davantage encore dans la morale et la théodicée ; enfin dans les mathématiques le rôle de l'expérience s'amointrit encore, sans être cependant tout à fait nul. » (*Dictionnaire des sciences philosophiques*, art. Expérience.)

Nous concluons en disant que la théologie chrétienne, dans son ensemble, est une science expérimentale, mais qu'elle n'en est pas moins largement rationnelle, qu'elle est par conséquent à la fois inductive et déductive, comme toutes les véritables sciences, toutes les sciences des faits, toutes les sciences un peu complètes et explicatives. En outre, telle branche de la théologie chrétienne, par exemple la théologie historique, est plus expérimentale et moins rationnelle que telle autre, par exemple, l'apologétique philosophique ou la philosophie chrétienne.

29. Il est vrai que la théologie chrétienne ne peut avoir tout son crédit que pour le chrétien et que seul il peut convenablement l'étudier. Mais, pour nous, le Christianisme n'est-il pas aussi humain que divin ? N'est-il pas, en principe, accessible à tout homme de bonne volonté et, loin d'asservir ou de mutiler notre esprit, ne peut-il pas seul lui assurer tout son développement normal ?

30. Cette condition de foi chrétienne que réclame notre théo-

logie, n'est pas sans analogie avec les dispositions morales de droiture, de désintéressement, d'indépendance spirituelle, de foi dans la recherche de la vérité, qui sont indispensables pour toute véritable culture scientifique. Elle peut aussi être rapprochée de la nécessité d'avoir de très bons yeux pour faire des études microscopiques et d'avoir une bonne tête de savant pour se familiariser avec les hautes pensées et les larges horizons.

31. L'objet des sciences de la nature, quelque vaste et complexe qu'il soit, est beaucoup plus simple et plus restreint que celui de la théologie chrétienne. Les premières ne comptent que deux grands embranchements, l'un pour le monde inorganique, l'autre pour le monde organique, tandis que la théologie chrétienne est un ensemble tout autrement immense et compliqué, où ces deux mondes figurent eux-mêmes en certaine mesure, et très secondairement.

C. *Indépendance réciproque.*

32. La théologie chrétienne et la science de la nature doivent s'élaborer indépendamment l'une de l'autre, chacune suivant fidèlement sa voie. L'étude de la nature ne doit point être gênée par la théologie chrétienne, comme c'était le cas au moyen âge, et la théologie chrétienne ne doit se laisser ni opprimer ni amoindrir par l'étude de la nature, comme, à notre époque, elle pourrait être tentée de le faire. Cette indépendance mutuelle a été magistralement reconnue par Claude Bernard, quand il a dit : « La philosophie et la théologie ont la liberté de traiter les questions qui leur incombent par les méthodes qui leur appartiennent, et la physiologie n'intervient ni pour les soutenir ni pour les attaquer. Elle aussi a sa liberté d'action, ses problèmes particuliers et ses méthodes spéciales pour les résoudre. Ce sont donc des domaines séparés dans lesquels chaque chose doit rester en place ; c'est la seule manière d'éviter la confusion et d'assurer le progrès dans l'ordre physique, intellectuel, politique ou moral¹. »

¹ *Leçons sur les phénomènes de la vie*, Paris, 1878, I, p. 46. On peut rapprocher

33. Différence profonde entre la science de la nature et la théologie chrétienne. La première se rapporte essentiellement au monde du déterminisme, en lui-même complètement étranger à la liberté, bien que pouvant subir son influence de mille manières et même au plus haut degré ; par contre, la théologie chrétienne, tout en devant tenir sérieusement compte de la

des lignes du savant français d'autres non moins significatives de Th. H. Huxley, écrites à l'occasion de la réunion de l'*Association britannique pour le progrès de la science*, à Manchester en 1887. Plusieurs évêques anglicans ayant alors harangué une nombreuse assemblée de savants et envoyé ensuite leurs discours à Huxley, celui-ci publia dans le *Nineteenth Century* (novembre 1887) un article intitulé : *Science and the Bishops*, du plus haut intérêt. Il y déclare que ces discours lui paraissent inaugurer un nouveau progrès dans les rapports de la théologie avec la science et indiquer la possibilité d'un honorable *modus vivendi* entre elles. Les évêques lui semblent même faire à la science trop de concessions, en particulier en accordant trop d'importance aux objections faites à l'efficacité de la prière, au nom de la constance des lois de la nature. « Il ne faut pas attacher à cet ordre et aux lois de la nature, dit-il, plus de portée qu'à des généralisations faites au moyen de l'expérience du passé et à une attente de l'avenir fondée sur cette expérience. Personne ne peut avoir la prétention de dire ce que l'ordre de la nature doit être. Supposé que l'on puisse étendre l'expérience à tout le passé à travers tout l'espace, et établir comment les événements ont eu lieu, tout ce que permettrait cette expérience aussi large qu'elle fût, ce serait d'attendre avec une confiance d'une force proportionnelle que les événements continueront d'arriver de même façon, et ce serait d'exiger des preuves d'une force proportionnelle en faveur de toute assertion prétendant qu'ils sont arrivés autrement. — Quiconque est capable de réflexion logique admettra sûrement la vérité et la profonde portée de cette considération, qui détruit dans leur fondement toutes les objections à priori élevées contre les miracles ordinaires ou contre l'efficacité de la prière, en tant que cette efficacité implique l'intervention miraculeuse d'un pouvoir supérieur. Personne n'a le droit de dire à priori qu'un événement quelconque dit miraculeux est impossible ou que la prière, destinée à obtenir quelque changement dans le cours ordinaire de la nature, ne peut pas aboutir. Il est absolument illégitime de supposer qu'il y a quelque contradiction entre affirmer la constance de l'ordre de la nature et croire à l'efficacité de la prière, d'autant plus qu'une telle supposition est manifestement contredite par les analogies qui nous sont fournies par l'expérience de chaque jour. La foi dans l'efficacité de la prière dépend de la croyance qu'il y a quelque part un être assez fort pour en user avec la terre et ce qu'elle contient comme les hommes en usent avec les choses et les événements qu'ils sont assez forts pour modifier ou diriger, et sur qui il est possible d'agir par des appels tels que les hommes s'en adressent les uns aux autres. » (Voir H. Bois, *Le dogme grec*, p. 281-283 et l'article même du *Nineteenth Century*.)

nature, se rapporte essentiellement au domaine supérieur de la liberté, soit en Dieu, soit en l'homme.

34. La théologie chrétienne est loin d'être exclusivement une science historique, mais à sa base elle l'est essentiellement. Elle n'est qu'historique en tant que théologie historique, elle l'est surtout, en tant qu'apologétique historique, et elle l'est encore profondément comme apologétique philosophique ou théologie systématique. En tant que théologie systématique, elle est plus historique en dogmatique qu'en morale et en morale plus que dans la philosophie chrétienne. Comment donc Jésus crucifié et ressuscité ne serait-il pas toujours au fond de toutes les parties de la théologie chrétienne ? Et comment la dogmatique ne s'élèverait-elle pas sur le fondement doctrinal posé par le Seigneur et les apôtres ?

35. En tant que science historique, la théologie chrétienne doit recourir au témoignage beaucoup plus que les sciences naturelles, bien qu'il ait aussi à y jouer un rôle important (voir Naville : *Définition de la philosophie*, § 49.) Au fond, le témoignage implique lui-même une observation, une expérience, une constatation, bien que faite par autrui ; et assurément, pour être admis, il doit être reconnu valable, digne de foi. D'une manière générale, il faut toujours que le témoin apparaisse comme n'ayant ni pu se tromper lui-même, ni voulu tromper les autres.

36. Le rôle du témoignage dans la théologie chrétienne acquiert une importance unique, qui ne se retrouve même pas dans les autres sciences historiques, et il l'acquiert à cause des grands faits de révélation et d'inspiration (tout d'abord dans les personnes), qui sont à la base du Christianisme. Et ce n'est pas seulement le témoignage de fait qui importe ici, c'est encore le témoignage de doctrine, quand ce ne serait qu'à cause de l'enseignement du Seigneur.

D. *Services mutuels.*

37. Si profondément distinctes que soient la théologie chrétienne et l'étude de la nature, elles peuvent et doivent profiter largement l'une de l'autre.

38. On pouvait s'y attendre à priori, d'une manière générale, puisque, le monde physico-physiologique étant, comme le Christianisme, l'œuvre de Dieu, ils doivent porter la même marque d'origine. De plus ils sont tous les deux d'intégrantes parties d'un seul tout admirablement un dans la pensée du Créateur.

39. La théologie chrétienne seule a des lumières sur l'origine première et la fin dernière du monde physico-physiologique. D'autre part, certaines branches de la théologie chrétienne, en particulier l'apologétique philosophique, la philosophie et la morale chrétiennes, doivent être toujours au courant des résultats acquis des sciences naturelles et à l'affût des riches contributions qu'elles peuvent en recevoir.

40. Dans les sciences naturelles, la théologie chrétienne peut intervenir de la manière la plus légitime et la plus heureuse, soit en y fortifiant des principes directeurs, qui semblent, il est vrai, inhérents à la science, que le savant trouve instinctivement en lui-même, mais qui n'en ont pas moins leurs meilleurs fondements théoriques dans le monothéisme chrétien, — soit en fournissant, par le moyen de ces principes directeurs, de fécondes hypothèses à vérifier.

41. Ernest Naville énumère comme principes directeurs de la physique : le principe de causalité, celui de simplicité et celui d'harmonie, auxquels il ajoute pour la biologie le principe de finalité (*La physique moderne, études historiques et philosophiques*, p, 138-142). Il démontre aussi que les fondateurs de la physique moderne ont tous rattaché à leur foi au Dieu créateur les principes directeurs de leurs recherches, témoin Copernic, Kepler, Bacon, Descartes, Galilée, Newton, Leibnitz, Ampère, Liebig, Fresnel, Faraday, Rob. Mayer (*Ibid*, p. 146-187). Comme féconde hypothèse suggérée dans les sciences de la nature par l'influence des principes directeurs, on peut citer celle qui conduisit W. Harvey (1578-1658) à la découverte de la circulation du sang : « En observant les valvules des veines, il se demanda quel pouvait être le but de cette disposition des organes et supposa que la fonction des valvules était d'empêcher le sang de refluer. » (Naville, *Logique de l'hypothèse*, p. 49.)

42. En retour des services que les sciences naturelles peuvent recevoir de la théologie chrétienne, celle-ci, de son côté, surtout en tant que dogmatique, apologétique philosophique, et philosophie chrétienne, peut emprunter aux sciences naturelles, comme hypothèses explicatives, certaines idées générales admises par ces sciences. Ainsi, par exemple, l'idée du développement ou évolution, car les deux termes ont le plus grand rapport¹ et, à en juger par une expérience personnelle, le premier a exercé sur ma génération une influence analogue à celle exercée par le second sur des hommes plus jeunes. Ainsi encore l'idée de l'organisme, intimement liée, du reste, à la précédente. Mais, pour ces deux idées, n'oublions pas que, loin d'être étrangères au fonds primitif de la théologie chrétienne, elles étaient déjà nettement exprimées dans les saintes Ecritures. Preuve en soit le premier chapitre de la Genèse, au sujet duquel Hæckel a dit lui-même : « Dans l'hypothèse mosaïque de la création deux des plus importantes propositions de la théorie de l'évolution se montrent à nous avec une clarté et une simplicité surprenantes » (*Revue des deux mondes*, 7 janvier, p. 99), comme aussi Mat. XIII, 31-32; Jean XV, 1-8; 1 Cor. XII, 12-27; Eph. IV, 11-16, etc.

¹ *Evolution*, dit Littré, proprement l'action de sortir en se déroulant. *Evolution organique*, système physiologique (de Ch. Bonnet), dont les partisans supposent à tort que le nouvel être qui résulte de l'acte de la génération, préexistait à cet acte, système opposé à l'*épigenèse*. Développement d'une idée, d'un système, d'une science, d'un art. De *e*, et *volvere*. rouler. — *Développer*, proprement ôter l'enveloppe de quelque chose; déployer, dérouler, donner croissance, en parlant des êtres organisés. De *de*, et *viluppa*, enveloppe.

« L'évolution ou le développement, » dit Thury. (*La philosophie dans ses rapports avec la théologie et les sciences de la nature*, 1894, p. 18.)

« L'évolution, dit Claude Bernard, est peut-être le trait le plus remarquable des êtres vivants et par conséquent de la vie. L'être vivant apparaît, s'accroît, décline et meurt. Il est en train de changement continu : il est sujet à la mort. Il sort d'un germe, d'un œuf ou d'une graine, acquiert par des différenciations successives un certain développement, il forme des organes, les uns passagers et transitoires, les autres ayant la même durée que lui-même, puis il se détruit. L'être brut, minéral est immuable et incorruptible tant que les conditions extérieures ne changent pas. Ce caractère d'évolution déterminée, de commencement et de fin, de marche continuelle dans une direction dont le terme est fixé, appartient en propre aux êtres vivants » (*Leçons sur les phénomènes de la vie*, 1878, I. p. 33.)

43. Dangereux écueil à signaler. L'homme participe au triple monde physique, végétal et animal ; mais, comme homme, il est encore autre chose, il est au-dessus. Aussi faudrait-il se garder de lui appliquer purement et simplement telle loi qui pourrait être reconnue dans les mondes inférieurs, dont il ne relève qu'en partie et par le bas. Si, par exemple, dans le monde physiologique, on démontre que dans une certaine mesure il y a d'ordinaire un développement continu, qui de l'inférieur va au supérieur et où le supérieur est lui-même en germe dans l'inférieur, il ne faut pas en conclure qu'il en est toujours de même pour l'homme et pour l'humanité. Il peut y avoir dans l'histoire de celle-ci des apparitions qui sont en connexion intime avec ce qui les y a précédées, sans en être toutefois le résultat naturel et comme le fruit. Et nous savons que de telles apparitions ont eu lieu. Jésus est apparu sans doute à son moment, quand tout était prêt pour la réalisation de son développement personnel et pour l'accomplissement de son œuvre rédemptrice ; mais il y eut en lui bien autre chose que l'éclosion d'un travail intime et antérieur, quoiqu'il faille tenir compte de ce travail à titre de préparation et de condition concomitante. En Jésus il y eut au plus haut degré une intervention d'en haut, objective et extraordinaire, vraiment miraculeuse, bien qu'en correspondance avec les réalités humaines antérieures ou contemporaines. Et de même, jusqu'à un certain point, pour l'histoire de l'ancienne alliance, pour la Loi et les Prophètes. Il n'y avait pas là seulement des conséquences du passé, mais aussi, et surtout, des principes nouveaux, jetés par l'Esprit de Dieu dans les moules préparés pour les recevoir. L'histoire du peuple d'Israël et celle de l'humanité même sont dans le sens le plus éminent dominées par un point de vue pédagogique, et là plus que partout ailleurs, l'éducateur, dont la sollicitude ne saurait être méconnue, ne pourrait pas davantage être conçu comme étant au même niveau que l'enfant à élever, mais au contraire comme étant au-dessus de lui, même bien plus encore que les cieux ne sont au-dessus de la terre ; il a dû, comme éducateur, agir d'abord d'une manière objective, par le dehors, pour faire ensuite toujours plus appel

au libre concours de son élève, et dans cette divine pédagogie, ce n'étaient pas seulement quelques années qui étaient en perspective, c'étaient des siècles et plus encore, c'était l'éternité.

44. On a beaucoup abusé d'un vieil adage : *Natura non facit saltus*. Le Dr L. Appia, dans une conférence sur : « L'harmonie entre les lois physiologiques et la Révélation, » a dit, en ne parlant que des sciences naturelles, qu'il acceptait la formule, mais en y ajoutant : *Ubi saltus, non natura fecit*, c'est-à-dire là où il y a des sauts dans la nature, ce n'est pas elle qui les a faits, qui en est l'auteur. Quels sauts n'y a-t-il pas en effet dans la nature, même actuellement, quand ce ne serait que le grand hiatus entre le monde inorganique et le monde de la vie ! Si donc même dans la nature l'antique adage ne saurait être vrai que dans une mesure restreinte, combien plus la restriction ne s'impose-t-elle pas dans le domaine de la liberté, c'est-à-dire tout d'abord du libre arbitre, du choix entre le bien et le mal, dans le domaine des causes initiales et de la moralité¹ ? Là aussi, sans doute, il y a des lois, mais, loin de s'accomplir fatalement, elles doivent être librement acceptées et accomplies : et quelle n'est pas l'importance des rapports mutuels entre la sainte liberté de Dieu et l'équivoque liberté de l'homme ! Quels contrastes dans le même individu suivant qu'il obéit ou qu'il se révolte ! Quels contrastes entre ceux chez qui l'amour de la lumière l'emporte décidément sur l'amour des ténèbres et ceux en qui triomphe la mort de l'âme ! Il est vrai que là encore il y a dans les deux cas un développement, mais les deux développements sont précisément en sens contraire l'un de l'autre : ici, c'est un enrichissement indéfini, là un dépérissement. Quel changement de direction dans la vie d'un Saul, persécuteur des chrétiens, devenant le grand apôtre des gentils, ou d'un Jean Newton (1725-1807), d'abord ouvrier grossier dans le commerce des esclaves, puis un des pasteurs qui ont le plus travaillé au réveil de la foi évangélique dans l'Eglise anglicane ! Dans quels abîmes de misère spirituelle

¹ Voir Naville, *Le libre arbitre* §§ 3, 28, 34.

n'est pas tombée l'humanité déchue et, pour le chrétien, quelles ineffables miséricordes déployées par Jésus-Christ et par le Père céleste !

*E. Résultats certains ou probables du développement actuel
des sciences naturelles.*

45. a) S'il est permis à un profane en sciences naturelles d'essayer de formuler quelques conséquences générales du développement actuel de ces sciences, nous dirons d'abord qu'elles ont accompli dans le domaine général de la connaissance un immense progrès, en donnant beaucoup d'importance à l'étude directe de la nature, telle qu'elle est de par la volonté de Dieu. Ses merveilles et ses merveilleuses virtualités, étudiées toujours plus dans leur infinie variété et avec des instruments de plus en plus perfectionnés, constituent et constitueront toujours davantage une magnifique révélation. Or il est impossible qu'il n'en résulte pas, en définitive, directement ou indirectement, un progrès considérable sur toute la ligne du savoir humain, en particulier dans le domaine de la théologie chrétienne.

b) Tout en comprenant toujours mieux la profonde différence qui sépare le monde inorganique et le monde organique, le règne végétal et le règne animal, l'homme et le règne purement animal et, dans l'homme lui-même, l'esprit et le corps, on entrevoit toujours plus distinctement, malgré les différences, des rapports intimes et réciproques. Il y a là des transitions dont il faut tenir compte, des abîmes qui deviennent moins vertigineux et sur lesquels on peut reconnaître comme des ponts non construits de main d'homme. Il y a là des dualismes qui semblent moins irréductibles, moins intransigeants, et au-dessus desquels on perçoit vaguement une unité supérieure, celle même de l'œuvre créatrice.

c) D'une manière analogue, dans le monde organique tout entier, l'idée de l'espèce sera soigneusement maintenue, mais sous une forme plus large et plus élastique.

d) Malgré la constance des lois de la nature, ce n'est pas l'immobilité qui est le caractère général de celle-ci, mais bien

le mouvement, et ce mouvement, infiniment varié, n'est point confus, mais au contraire tout empreint d'ordre et d'un ordre merveilleux, aussi grandiose qu'infinitésimal. En outre, ce n'est pas surtout un mouvement circulaire, reproduisant indéfiniment une même série de mêmes phases successives, comme on l'a plus d'une fois imaginé. C'est bien plutôt un mouvement rectiligne, et ce n'est pas principalement un mouvement progressif de décadence, mais au contraire un mouvement ascensionnel. Ce qui le prouve en grand, c'est qu'il s'est d'abord manifesté dans l'apparition sur la terre d'êtres de plus en plus perfectionnés, que, plus tard, après une longue préparation, l'homme moral parfait est apparu dans la personne de Jésus-Christ, comme chef et germe d'une humanité nouvelle ou régénérée, et que, plus tard encore, surtout dans notre siècle, l'homme a acquis sur la nature et sur ses forces des connaissances de plus en plus nombreuses et profondes, par là même un pouvoir presque illimité. A maints égards, la nature apparaît toujours plus comme un coursier docile sous la direction d'un habile cavalier, comme un inépuisable magasin d'outils et de forces qu'un intelligent ouvrier réussit à s'approprier toujours davantage pour les œuvres que lui inspirent sa pensée, son cœur et sa conscience au service général de l'humanité et à la gloire du Créateur ¹.

¹ Une très intéressante brochure, qui a paru d'abord dans la *Revue scientifique* et qui a été récemment publiée par Adrien Naville sous ce titre : *L'ordre de la nature et son explication scientifique*, se termine par un résumé, dont j'extrais les deux thèses suivantes : « La science moderne contredit absolument la croyance que l'ordre du monde matériel soit toujours le même. Elle ne confirme pas la croyance qu'après des intervalles réguliers le monde revienne à des états identiques.... Elle établit que l'ordre change par une évolution où elle discerne des lois constantes, et que, dans la partie de l'espace et du temps que nous connaissons, ce changement est un progrès.... Il appartient à la métaphysique seule de chercher au-dessus du monde phénoménal une unité supérieure. On ne peut pas plus aujourd'hui qu'au temps de Platon se passer de métaphysique, mais la tâche de la spéculation est devenue plus difficile. L'ancien idéalisme se proposait uniquement d'expliquer l'ordre qu'il croyait permanent : la pensée moderne recherche un principe premier qui contienne les raisons à la fois de la nature permanente des choses manifestée par les lois et du plan selon lequel se développe progressivement l'organisation. »

SECTION QUATRIÈME.

**Notes historiques et littéraires sur les rapports,
dans les temps modernes, entre la théologie et les sciences
naturelles.**

46. La théologie du type réformé s'est distinguée de bonne heure par son emploi des sciences naturelles, grâce à un ouvrage plus remarquable que célèbre du réformateur P. Viret. Il parut à Genève en 1564, en 3 volumes in-folio, avec ce titre trop long, mais très significatif : *Instruction chrestienne en la doctrine de la loy et de l'Evangile, et en la vraye philosophie tant naturelle que supranaturelle des chrestiens, et en la contemplation du temple et des images et œuvres de la providence de Dieu en tout l'univers, et en l'histoire de la création et chute et réparation du genre humain*. Cet ouvrage a été très loué soit par Ch. Schmidt, dans l'article Viret de la *Real Encyclopädie*, soit par A. Sayous, dans ses *Etudes littéraires sur les écrivains français de la Réformation*. Il renferme « la première théologie naturelle écrite en français, » dit Sayous, qui en définit ainsi le point de vue central : « Le monde visible et matériel n'est que la figure du monde invisible et spirituel, de telle sorte, comme Viret le dit lui-même, que par la connaissance du premier on peut monter à la connaissance du second, voire jusqu'à Dieu le créateur et le souverain bien de tous. » (Seconde édition, 1854, I, p. 202, 206.)

47. Après cet ouvrage de Viret, nous citerons les œuvres également suisses et réformées d'Albert de Haller et de Ch. Bonnet, aussi éminents, en plein dix-huitième siècle, comme penseurs chrétiens que comme naturalistes, sans parler d'Horace-Bénédict de Saussure et d'autres encore.

48. La même tradition est dignement représentée dans notre siècle, pour ne parler que de Genève, par le physicien Aug. de la Rive, les astronomes Alfred et Emile Gautier, le mécanicien Daniel Colladon, le zoologiste François-Jules Pictet, le botaniste Thury, auteur de la brochure que nous avons citée (p. 278, note), le Dr Louis Appia, qui devrait faire un livre et

pas seulement des conférences sur le parallélisme, qu'il a tant étudié, de la physiologie et de l'Évangile, le physicien Raoul Pictet, enfin le philosophe Ernest Naville. Celui-ci a fait une série d'importants écrits, qui se rattachent tous à un petit livre publié en 1887 sur *La philosophie et la religion* et auxquels nous sommes personnellement très redevable. Nous citerons seulement deux mémoires présentés à l'Académie des sciences morales et politiques, l'un en 1873 sur *Le fondement logique de la certitude du témoignage*, l'autre en 1887 sur *L'importance logique du témoignage*, puis *Le Christ*, sept discours, 1878, *Le témoignage de Christ...*, 1893, *Le libre arbitre*, 1890, et surtout *La logique de l'hypothèse*, 1880, *La physique moderne...*, 1883, *La définition de la philosophie*, 1894.

49. A la même tendance de la théologie réformée appartient au plus haut degré deux ouvrages de langue anglaise, dont le premier a eu en Angleterre une influence considérable et très prolongée, je veux parler du livre de l'évêque anglican Butler, intitulé : *Analogie de la religion naturelle et révélée avec la constitution et le cours de la nature* (1736). « Il occupe encore à l'Université d'Oxford, écrivait-on en 1866, la même (éminente) place que celui de Paley sur *Les évidences du christianisme* à Cambridge. » (*Real. Encykl.*¹ XX, p. 327). Il y a peu d'années, un ouvrage du même genre que celui de Butler, a eu dans le monde anglo-saxon un tel retentissement qu'il a compté quarante éditions en moins de deux ans. On devine qu'il s'agit du livre du professeur écossais H. Drummond : *Les lois de la nature dans le monde spirituel*, paru à la fin de 1883 et traduit en français en 1887. Quelques lignes de son *Introduction* feront connaître un point de vue original, qui certes ne manque ni de profondeur ni d'élévation. « La thèse que nous avons émise, dit Drummond, n'est pas que les lois spirituelles soient analogues aux lois naturelles, mais que ce sont les mêmes lois, qui, pour ainsi dire, à une extrémité s'occupent de la matière et à l'autre, de l'esprit. En discutant les relations du règne naturel et du règne spirituel, on a presque sous-entendu jusqu'à présent que les lois spirituelles ont été conçues dans l'origine sur le plan du naturel ; et l'impression qu'on pourrait

recevoir en étudiant les deux mondes pour la première fois au point de vue de l'analogie, serait naturellement que le monde inférieur fut formé le premier, comme une sorte d'échafaudage sur lequel se serait ensuite élevé le monde supérieur et spirituel. C'est l'opposé qui a eu lieu : le premier en date fut le monde spirituel. Les lignes du spirituel existèrent d'abord, et l'on pouvait s'attendre que lorsque « l'Intelligence, » qui réside dans l'invisible, se mettrait à former l'univers matériel, elle procéderait en suivant les lignes déjà tracées, en prolongeant simplement en bas les lois supérieures, de sorte que le monde naturel deviendrait une incarnation, une représentation visible du spirituel ¹. »

50. Un volume de la *Bibliothèque des merveilles*, fondée par Ed. Charton, mérite d'être signalé : les *Harmonies providentielles*, par Ch. Lévêque, professeur de philosophie au Collège de France. Une troisième édition a paru en 1887. « Depuis douze ans, dit-il (p. V), j'étudie les sciences (naturelles) en vue de les concilier avec la philosophie. Je me suis convaincu que, bien loin d'ébranler ou seulement d'obscurcir la notion de Dieu-Providence, la science moderne la plus récente consolide et éclaire cette notion. Partant de là, j'ai rassemblé et coordonné les faits les plus certains, les plus frappants, les plus nouveaux, et j'en ai formé la base de ce travail. J'en aurais produit bien davantage, s'il n'avait fallu se borner et choisir, car ceux que j'ai omis ne sont pas moins concluants que ceux que je cite. » Il passe successivement en revue les harmonies astronomiques, celles des corps terrestres inanimés, du règne végétal, du règne animal, les harmonies humaines (famille, patrie, humanité), religieuses, futures. — La même tendance spiritualiste et religieuse se retrouve chez le philosophe Paul Janet, dont on connaît le beau livre sur *Les causes finales* (seconde édition, 1882) et, parmi les grands naturalistes français de notre époque, chez les chimistes Chevreul, J.-B. Dumas et Wurtz, les physiologistes Claude Bernard et Pasteur, l'anthropologiste de Quatrefages, etc. *L'Introduction à la médecine*

¹ Traduction française, mais çà et là retouchée, p. 79, 80, 113, 115, 116.

cine expérimentale de Claude Bernard a pu être comparée, à cause de son importance méthodologique, au fameux discours de Descartes¹. Quant à Pasteur, on sait qu'il a ruiné définitivement l'hypothèse des générations spontanées.

¹ Voir dans les *Débats* du 28 octobre 1895 le discours de Brunetière à l'inauguration de la statue de Claude Bernard. — Si remarquable que soit, sous plus d'un rapport, son *Introduction*, certaines de ses assertions sur la théologie et la philosophie semblent peu fondées ou au moins fort insuffisantes. Ainsi quand il dit (p. 50) : « L'esprit humain, aux diverses périodes de son évolution, a passé successivement par le sentiment, la raison et l'expérience. D'abord le sentiment, seul s'imposant à la raison, créa les vérités de foi, c'est-à-dire la théologie. La raison ou la philosophie, devenant ensuite la maîtresse, enfanta la scolastique. Enfin l'expérience, c'est-à-dire l'étude des phénomènes naturels, apprend à l'homme que les vérités du monde extérieur ne se trouvent formulées de prime abord ni dans le sentiment, ni dans la raison. Ce sont seulement nos guides indispensables ; mais, pour obtenir ces vérités, il faut nécessairement descendre dans la réalité objective des choses où elles se trouvent cachées avec leur forme phénoménale. — C'est ainsi qu'apparaît, par le progrès naturel des choses, la méthode expérimentale qui résume tout, s'appuie nécessairement sur les trois branches de ce trépied immuable : sentiment, raison, expérience. Dans la recherche de la vérité, au moyen de cette méthode, le sentiment a toujours l'initiative, la raison... développe ensuite l'idée et déduit ses conséquences logiques. Mais si le sentiment doit être éclairé par les lumières de la raison, la raison, à son tour, doit être guidée par l'expérience. — La méthode expérimentale ne se rapporte qu'à la recherche des vérités objectives et non à celle des vérités subjectives.... Les vérités subjectives sont celles qui découlent de principes dont l'esprit a conscience et qui apportent en lui le sentiment d'une évidence absolue et nécessaire. » — Comment donc admettre que la théologie ne repose que sur le sentiment, et la philosophie sur la raison, que ces deux disciplines soient en dehors de la méthode expérimentale, que celle-ci doive être restreinte aux vérités objectives et que les vérités subjectives participent toutes à l'évidence des principes auxquels elles se rattacheraient dans notre esprit ?

Je ne puis pas non plus suivre Claude Bernard quand il dit (p. 369) : « Dans le sens restreint où je considère ici la philosophie, l'indéterminé seul lui appartient, le déterminé retombant nécessairement dans le domaine scientifique. » Comme si la philosophie était condamnée à rester dans le vague et n'était pas appelée, elle aussi, en tant que véritable science, à la précision scientifique !

Me trompé-je ? Mais il me semble que dans les citations qui précèdent, on sent trop l'influence de la théorie d'Aug. Comte sur ce qu'il appelle les trois âges de l'histoire de l'esprit humain, théorie qui a été si justement appréciée par Em. Faguet dans la *Revue des Deux-Mondes* (1^{er} août 1895). L'éminent physiologiste, en parlant de la théologie et de la philosophie, aurait dû tout au moins spécifier qu'il ne les envisageait que dans leurs rapports avec les sciences naturelles.

51. Mentionnons très spécialement deux ouvrages d'un ami de Ch. Lévêque, Fernand Papillon. Il est mort à 26 ans (1874), mais c'était une individualité très précoce, merveilleusement douée, passionnée pour le travail intellectuel, admirablement droite, pure, désintéressée, rappelant Pascal à quelques égards. D'abord absorbé par l'étude de la physique, de la chimie, de l'histoire naturelle et subissant l'influence de plusieurs philosophes du dix-huitième siècle, il s'était renforcé dans ce qu'il appelait « son matérialisme instinctif » et dans sa haine de toute religion, de toute métaphysique. Mais après s'être familiarisé avec d'innombrables détails scientifiques, il se sentit attiré par l'étude des questions générales. Il entreprit alors de lire tous les philosophes pour rechercher s'il existait d'autres certitudes que celles des sciences naturelles. Il lut Descartes « avec une complaisance infinie, » et Aug. Comte fut loin de le satisfaire. Ces lectures, qui durèrent six années, modifièrent profondément sa manière de voir. « J'aperçus alors par delà les limites resserrées de la science, dit-il, les vastes et réels horizons accessibles à l'âme qui se dilate et se détache ; je revins de toutes mes négations brutales à l'endroit des vérités philosophiques et religieuses. A peine âgé de 22 ans, c'est-à-dire à une époque où la fougue du tempérament et l'inclairvoyance de l'esprit vous jettent dans les convictions extrêmes, j'envisageais toutes les opinions et tous les systèmes d'un œil impartial. J'avais renoncé au matérialisme qui est d'ordinaire la première conséquence des études scientifiques. » « Loin de moi, disait-il encore, la pensée sacrilège de verser le blâme ou l'ironie sur une religion quelconque. Je suis sympathique autant que personne à ces grandes conceptions qui de tout temps ont soutenu notre faiblesse, remédié à nos misères, calmé nos douleurs, éteint notre soif d'infini et rempli les vides immenses de nos cœurs. Je proteste de tout mon respect pour ces touchantes croyances qui furent celles de tant de génies généreux, au nom desquelles tant d'œuvres bonnes et pures ont été accomplies, que dans mon jeune âge, ma pieuse mère m'apprit à respecter.... La religion agrandit l'homme et l'ennoblit, parce qu'elle le fait vivre dans une

sphère idéale... où ses affinités mystérieuses se révèlent. » Ce que, dès la fin de 1869, ce vaillant jeune homme menait de front, n'était rien de moins que les expériences du laboratoire, l'étude de l'histoire des sciences naturelles, celle de l'histoire de la philosophie et l'élaboration de ses propres conceptions métaphysiques. « Lorsque je l'ai vu pour la première fois, dit Lévêque, son intelligence, attirée par Leibnitz..., était déjà entrée et marchait à pas rapides dans les voies spiritualistes d'un dynamisme fortement scientifique. J'y étais arrivé depuis longtemps en partant de la psychologie ; il y aboutissait étant parti de la chimie et de la biologie ; nous nous rencontrâmes et depuis lors nous avons fait route ensemble. »

Papillon n'a publié lui-même qu'un volume : *La nature et la vie. Faits et doctrines* (1874), dont la plus grande partie avait déjà paru dans la *Revue des Deux-Mondes*. Mais on a édité en 1876 deux volumes posthumes sur l'*Histoire de la philosophie moderne dans ses rapports avec le développement des sciences de la nature*. « Ce qu'est, par rapport à la théorie, le livre de *La nature et la vie*, dit Lévêque dans la notice biographique, en tête du second de ces ouvrages, le livre que voici l'est par rapport à l'histoire. L'un complète l'autre. Dans le premier, l'auteur montre que la métaphysique et la science peuvent et doivent s'accorder, à leur grand profit respectif, sur le terrain du dynamisme ; dans le second, il vise à démontrer par l'histoire que, aux deux siècles derniers, la science, soit qu'elle s'en soit aperçue, soit qu'elle l'ait ignoré, a constamment reçu l'impulsion de quelque système métaphysique et que la science la plus féconde a été celle qui a obéi aux excitations de l'idée dynamiste. » Papillon avait beaucoup travaillé pour ces deux ouvrages et il avait lu plusieurs fragments du second à l'Académie des sciences morales et politiques, mais il ne put revoir l'ensemble, qui a été soigneusement révisé par Lévêque.

52. Après le matérialisme, le plus grand adversaire de l'union des sciences naturelles et de la théologie chrétienne a été, dans les temps modernes, le positivisme, et il l'était logiquement, comme hostile à toute métaphysique et à toute théologie. Or l'histoire du positivisme est importante à considérer, et certes

elle ne plaide pas en sa faveur. Ernest Naville l'a bien fait ressortir sans sa *Définition de la philosophie* (p. 247-274).

Les positivistes, dit-il en résumé, posent d'abord leur thèse : La philosophie est impossible. L'homme peut coordonner les faits de son expérience ; au delà il ne sait rien. La cause du monde et son but, l'infini, l'éternel, le nécessaire, constituent un domaine inaccessible. A cet égard, nous ne pouvons rien nier, rien affirmer.

Mais la doctrine ainsi formulée subit deux transformations successives : 1° On affirme qu'au delà du monde de l'expérience, il n'y a rien ; 2° on affirme des objets de cette expérience les idées de la raison, qui s'imposent à la raison et qu'on emploie sans avoir reconnu leur valeur et leur portée. On arrive alors à dire : La matière est éternelle, le monde est infini, les lois de la nature sont nécessaires. Ces affirmations prennent la place de la négation qui avait remplacé le doute primitif.

Ernest Naville montre ces trois phases chez Littré et surtout chez Comte, qui, comme on le sait, finit par devenir le grand-prêtre d'une religion, où l'on adorait l'Humanité ou le Grand-Etre, la Terre ou le Grand-Fétiche, dont le Soleil et la Lune sont des annexes, l'espace ou le Grand-Milieu, être passif, mais sympathique.

53. Je tiens encore à signaler comme ouvrages plus ou moins récents et très intéressants sur la question proposée, soit les deux ouvrages d'Otto Zoëckler, intitulés, l'un : *Theologia naturalis. Entwurf einer systematischen Naturtheologie vom offenbarungsgläubigen Standpunkte aus*, 1. Band. *Die Prolegomena und die specielle Theologie enthaltend* (1860) ; l'autre : *Geschichte der Beziehungen zwischen Theologie und Naturwissenschaft, mit besonderer Rücksicht auf Schöpfungsgeschichte* (3 Bände, 1877-1879), — soit une thèse présentée à la Faculté de théologie protestante de Paris par H. Appia en 1886 sur *La théologie naturelle et le néokantisme théologique*, — soit des écrits de deux naturalistes distingués, à la fois évolutionnistes et chrétiens. Asa Gray, mort en 1888 et reconnu pour avoir été le plus grand botaniste américain et l'un des plus

éminents naturalistes de son temps, a publié à New-York deux conférences, que nous a indiquées A. de Candolle : *Natural science and religion. Two lectures delivered to the theological school of Tale College*. D'autre part, le professeur Armand Sabatier, de Montpellier, a publié l'an passé des conférences faites à Genève et à Paris sur *L'immortalité au point de vue évolutionniste*. Il avait déjà fait paraître, entre autres écrits, un *Essai sur la vie et la mort* (1892); un article sur *Evolution et liberté* dans la *Revue chrétienne* (1885) et deux articles intitulés *Essais d'un naturaliste transformiste sur quelques questions actuelles* (création, mal physique et mal moral) dans la *Critique philosophique* (1886, 1887). Quand il dit dans son dernier ouvrage (p. 240) : « Les lois de la vie et les lois de l'esprit sont les mêmes lois, parce que la vie est le fruit de l'esprit et que l'esprit est la source de la vie, » ne rappelle-t-il pas singulièrement Drummond ? — Indiquons enfin comme se rattachant à la droite de l'évolutionnisme, le directeur actuel de la *Revue des Deux Mondes* pour la dernière partie de son fameux article du 1^{er} janvier 1895 et tout l'article inséré le 1^{er} mai de la même année sur *La moralité de la doctrine évolutive*.

Conclusion.

54. On observe dans le développement actuel de plusieurs sciences naturelles, à côté de la plus riche complexité, une simplification croissante, et cela se voit particulièrement dans la physique, où toutes les explications semblent aujourd'hui « devoir être ramenées aux principes de la mécanique » ou « à des mouvements exprimés par des formules mathématiques » (Naville, *Physique moderne*, p. 22, 23). En outre, on a résumé des faits assez généralement connus, quand on a dit : « Plus les sciences particulières font de progrès et plus les rapports qui les relient entre elles se manifestent. La physique et la chimie ont des rapports toujours plus étroits ; il en est de même de la physique et de la physiologie, de la physiologie et de la psychologie » (*Définition de la philosophie* p. 171). Ailleurs, Ernest Naville parle de la philosophie comme devant être en

relation intime avec les sciences particulières, dont elle ne serait même que le prolongement. Ailleurs encore¹, il dit qu'elle pourrait être appelée la philosophie chrétienne, bien que restant purement philosophie ou plutôt comme résultat de son propre développement à travers l'histoire ; mais alors n'aurait-elle pas une grande ressemblance, malgré la diversité des méthodes, avec cette philosophie chrétienne, qui nous paraît devoir être une branche de la théologie systématique ? Ces divers rapprochements suffisent pour montrer comment les sciences naturelles et la théologie chrétienne pourraient se développer, comme étant toujours plus unies, comme sœurs, même comme membres d'un seul corps. Mais pour que ce but soit atteint, il importe qu'elles continuent à se développer librement, pleinement, suivant leurs programmes respectifs, bien qu'en se rendant toujours plus de mutuels services.

¹ *Introduction générale aux œuvres de Maine de Biran*, 1859, p. CXCVI-CCXV ; *La Philosophie et la Religion*, p. 77-88.